



CLASSIQUES
GARNIER

GUEDJ (Jérémy), SCHOR (Ralph), « Préface », *Le Miroir des désillusions. Les Juifs de France et l'Italie fasciste (1922-1939)*, p. 9-12

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-4201-8.p.0009](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-4201-8.p.0009)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2011. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉFACE

Retracer les grands mouvements de l'opinion qui a prévalu dans la période antérieure aux sondages ne se révèle pas tâche aisée. Aujourd'hui, où gouverner revient souvent à sonder, ceux qui veulent connaître les idées et les orientations du public demandent à des entreprises spécialisées et utilisant des méthodes réputées scientifiques d'interroger des échantillons d'individus représentatifs. Les résultats, malgré quelques surprises, apparaissent généralement probants.

C'est dire combien il est délicat de reconstituer les idées professées dans le passé par un groupe donné, puisque le chercheur ne peut mobiliser les sources et les instruments dont disposent les analystes contemporains. Dans le cas de la présente étude, le projet se révèle encore plus périlleux car l'auteur, Jérémy Guedj, mène son investigation au sein d'une petite minorité, les Juifs de France, qui, dans l'entre-deux-guerres, formaient moins de 1% de la population totale et ne s'exprimaient couramment pas dans les grands médias. La difficulté s'accroît quand on considère que ce groupe modeste par ses effectifs ne constituait pas une communauté au sens courant du terme. Une communauté présente en effet certains caractères d'unité qui contribuent à uniformiser plus ou moins ses idées et ses actes. Or, dans le cas des Juifs vivant en France, la diversité l'emportait, sur le plan ethnique, sur le plan religieux car voisinaient tous les degrés de croyance et d'incroyance, d'adhésion à la Loi et aux institutions juives, sur le plan culturel puisque se côtoyaient de multiples traditions, choix idéologiques, comportements sociaux.

Malgré tous les obstacles, Jérémy Guedj a largement remporté son pari et offre une étude très convaincante. En historien averti, il a dépouillé toutes les sources existantes, archives, particulièrement puisées à l'Alliance israélite universelle et au Centre de documentation juive contemporaine, presse, souvenirs et témoignages anciens, juifs et non juifs, français et étrangers, philosémites et antisémites. Avec beaucoup de finesse Jérémy Guedj à démêlé un écheveau complexe d'informations laconiques ou profuses, clairvoyantes ou erronées, complémentaires ou

contradictoires. Il en résulte un ouvrage d'une exceptionnelle richesse qui devrait encourager tous les chercheurs hésitant à se lancer dans un travail aux résultats a priori aléatoires.

Cette étude méticuleuse met en évidence divers niveaux de perception chez les israélites. D'une manière globale, les Juifs de France considéraient en majorité et de longue date l'Italie avec la plus grande sympathie. Ils se sentaient très proches de leurs coreligionnaires de la péninsule vus comme la plus ancienne communauté d'Europe, assumant sans difficultés une double identité, juive et italienne. Les Juifs avaient du pays voisin une image idéalisée : c'était une terre d'art, de culture, d'humanisme, une incarnation de la fraternité méditerranéenne et latine. Les contacts étroits noués entre les deux nations, les voyages, les réseaux intellectuels nombreux semblaient garantir une bonne connaissance de la réalité péninsulaire et nourrissaient un bilan très positif. On peut sans exagérer parler d'une espèce de fascination exercée par l'Italie sur les israélites de France.

Pendant de longues années, l'installation du fascisme au pouvoir ne remit guère en question le jugement favorable porté sur la sœur latine. Les Français se montraient d'autant plus rassurés que les Juifs italiens s'accommodaient du nouveau régime et que beaucoup adhéraient même au parti unique. Les Français n'étaient pas portés à s'interroger plus que leurs frères d'outre monts sur la véritable nature de l'idéologie fasciste. D'ailleurs celle-ci, très malléable et opportuniste, ne se laissait pas définir facilement, au moins au début. Les Juifs, toujours attentifs à la condition de leurs coreligionnaires, trouvaient que Mussolini menait à l'égard de ceux-ci une politique positive, qu'il affichait une attitude philosémite en Italie, en Europe, en Palestine, que les dérapages antisémites enregistrés en Afrique du Nord étaient le fait des fascistes locaux et non du pouvoir central.

Cependant, certains constats pouvaient laisser prévoir une évolution ultérieure de l'opinion juive. En effet, la majorité comprenait bien que le Duce avait imposé une dictature. Un intellectuel comme Benjamin Crémieux qualifiait le fascisme de « vif, direct, brutal ». La politique extérieure de l'Italie était jugée brouillonne et versatile. Si le consistoire et les modérés restaient bien disposés dans le présent et prudents quant à l'avenir, les Juifs engagés à gauche assuraient que le fascisme possédait un fond antisémite qui se manifesterait un jour.

De fait, au milieu des années 1930, une mutation survint dans la perception de l'Italie mussolinienne, mutation parfois imperceptible, voire inconsciente, mais aboutissant à ébranler quelques certitudes.

Ainsi, dans divers pays européens, la formation d'organisations fascistes antisémites se réclamant de leur inspirateur de Rome pouvait ternir l'image de l'Italie. Beaucoup de Français se rassuraient encore en objectant que Mussolini restait fidèle à son philo-sémitisme, mais les intellectuels israélites se disaient souvent convaincus qu'il existait une parenté entre le fascisme italien et le nazisme, ce dernier affichant ouvertement et d'emblée sa haine des Juifs.

La politique extérieure de l'Italie ouvrit brutalement les yeux des Juifs français. Ceux-ci désapprouvèrent majoritairement l'attaque de l'Éthiopie et les actes racistes dont ce pays fut le théâtre. L'abandon du camp des démocraties par Mussolini se trouva confirmé par l'alliance nouée avec Hitler et la collaboration des deux dictatures dans la guerre civile d'Espagne. Peu avant le deuxième conflit mondial, l'adoption d'une législation antisémite de l'autre côté des Alpes acheva de briser l'image d'une Italie généreuse et humaniste. Certains essayèrent encore de relativiser l'événement en formulant l'hypothèse que le revirement du Duce constituait seulement un alignement tactique sur son nouvel allié, mais beaucoup d'autres, plus pessimistes, pensèrent que la marginalisation légale des Juifs prouvait l'opposition fondamentale, jusque-là dissimulée, du fascisme et du judaïsme. Les progressistes du *Droit de Vivre*, organe de la Ligue internationale contre l'antisémitisme, triomphèrent et rappelèrent : « Depuis dix ans nous avons raison : Mussolini avoue son racisme » (21 juillet 1938). André Suarès, dans ses *Vues sur l'Europe*, publiées en 1939, résuma l'opinion majoritaire du judaïsme français qui avait longtemps idéalisé la fraternité latine et devait avec tristesse enregistrer l'effondrement des illusions anciennes : « Une sœur merveilleuse [...] ? Mais de quoi de plus funeste et de plus injuste qu'une sœur ennemie ? »

Jérémy Guedj traite ce sujet délicat avec toute la finesse et les nuances nécessaires. Ainsi il distingue soigneusement la population juive et l'opinion juive. Il différencie avec rigueur ce qu'il nomme les pôles de l'opinion : les autorités consistoriales, les modérés, les militants de gauche, les intellectuels parmi lesquels figurent des personnalités de premier plan comme André Suarès, Benjamin Crémieux, Jean-Richard Bloch, Philippe Erlanger, les frères Halévy, Pierre Paraf, Hippolyte Prague... Chaque groupe se trouve très précisément défini par ses choix, caractérisé par ses comportements, comparé aux autres représentants de l'opinion juive. Cette analyse érudite fait apparaître l'écheveau embrouillé des perceptions et de leur expression publique. Les variations de l'opinion obéissent à des rythmes et à des pulsations propres à chaque groupe social. Les grilles

d'analyse pré-fascistes ayant fourni aux Juifs nombre de certitudes sont longues à se disloquer. La confrontation des certitudes bien établies et d'une réalité contredisant les valeurs anciennes engendre des traumatismes, des refus, des évolutions longtemps mal saisies par les intéressés.

De la sorte, l'auteur, au terme d'une étude fouillée, aide à mieux comprendre des notions aussi complexes que l'opinion publique, l'identité, les représentations, l'univers mental, l'inconscient collectif, la judéité, « l'âme des peuples » pour reprendre la formule d'André Siegfried ou « l'archipel » humain pour paraphraser Élie Faure. Jérémie Guedj éclaire ces concepts grâce aux développements subtils qu'il consacre à la formation des idées, à l'expression de celles-ci, à leur confrontation avec une réalité toujours mouvante, au choc de l'imaginaire et de la vie concrète, de l'idéal et du pragmatisme, de la réflexion théorique et de l'événement brutal.

En définitive, les Juifs de France, en essayant de définir l'identité italienne à l'époque de Mussolini révélaient surtout leur nature profonde. En vérité ils peignaient le judaïsme du pays voisin à leur propre image, celle d'un groupe à la fois fidèle à ses origines et intégré à sa patrie. Ils représentaient l'Italie comme ils souhaitaient qu'elle fût et comme ils se voyaient eux-mêmes, façonnés par des valeurs humanistes, démocratiques, pacifiques. La fraternité culturelle latine était censée aplanir toutes les difficultés. La force de ces convictions explique qu'il fallut beaucoup de temps aux Juifs pour ouvrir les yeux sur une réalité qui contredisait les rêves poursuivis de longue date par la majorité d'entre eux.

Les études sur l'identité conduisent souvent à des conclusions superficielles, contingentes ou erronées. Mais, menées avec pénétration et selon des méthodes scientifiques, comme c'est le cas dans le présent ouvrage, elles apparaissent fécondes et éclairent les réalités contemporaines. L'histoire a besoin de sérénité. Grâce au recul nécessaire et dépassionné dont il fait preuve, Jérémie Guedj passe derrière le décor, décrypte des discours et dévoile l'identité profonde des Juifs de France. Ceux-ci ne se laissèrent jamais emporter par des opinions médiocres. Même quand ils se trompèrent, ils restèrent nobles et émouvants car ils voulaient malgré tout croire en l'homme.

Ralph SCHOR
Université de Nice–Sophia-Antipolis
Centre de la Méditerranée moderne
et contemporaine (CMMC)